

**AMBIANCE** Mercredi, au Salon du livre de Genève, Aminata Sow Fall, Ananda Levi et Véronique Tadjo évoquaient leur expérience de femmes de lettres.

## Femmes à l'avant-garde

ANNE PITTELOUD

**Samedi 30 avril**

**10h** Le droit de l'édition en Afrique.

**11h30** Presse et édition jeunesse: une histoire féminine?

**15h** L'islam et la femme dans la fiction – et dans la vie...

**16h** «Verbicide»: une heure avec Wole Soyinka et Christian Salmon.

**17h** Amour et érotisme: la flamme double.

**Dimanche 1<sup>er</sup> mai**

**10h** Editions solidaires: Editer autrement.

**11h** La censure: économique, politique et religieuse.

Costards-cravates, boubous colorés, tailleurs chics, jeans décontractés: la foule se presse autour de l'apéritif offert pour l'inauguration du Salon du livre africain, mercredi après-midi. Les discussions animées laissent bientôt place au silence, face au podium où débute le premier débat: «Afrique: littérature, femmes et figures de femmes en littérature». Si l'heure prévue ne permet pas d'épuiser le sujet, elle donne le coup d'envoi au thème qui sera décliné sous diverses facettes pendant ces quelques jours: la place des femmes dans la littérature, la politique, la société, la religion en Afrique.

Animé par le critique Bernard Magnier, directeur de la collection Afriques aux éditions Actes Sud, ce premier débat réunit des écrivaines que l'on retrouvera régulièrement au fil des discussions prévues. La Sénégalaise Aminata Sow Fall tout d'abord. Drapée de bleu, la pionnière des lettres féminines dans les années septante vient de publier *Le Festin de la détresse*. La romancière mauricienne Ananda Devi ensuite, dont l'univers littéraire se situe aux confluent de l'Inde, de l'Europe et de l'Afrique; l'énergique Véronique Tadjo, Ivoirienne née à Paris et qui vit à Johannesburg après avoir arpenté la planète – son roman *Reine Pokou* sort tout juste de presse; enfin, Mariétou Diong Diop, chargée d'enseignement au Sénégal, et la professeure de littérature en Côte d'Ivoire Madeleine Borgomano.

Etait-ce difficile d'entrer en littérature en tant que femme, il y a trente ans? Non, répond Aminata Sow Fall, qui confesse avoir eu de la chance: «Je n'avais pas l'ambition de devenir écrivain. Quand mon éditeur a émis des réserves sur mon texte, j'ai donc résisté: je ne voulais pas être publiée coûte que coûte, au prix de devoir me conformer à ce que les Occidentaux voulaient entendre. J'avais simplement des choses à dire.» Cette revendication d'authenticité lui ouvre au final les portes d'une sensibilité universelle. «La littérature demande d'aller chercher

au fond de soi. Derrière les différences de cultures et de croyances, nous nous retrouvons autour de notre humanité.»

**PARADOXES**

A ses débuts, Véronique Tadjo a été très soutenue. «En Côte d'Ivoire, je connaissais un certain nombre d'écrivains et la réception de mon recueil de

poèmes a été très bonne.» Mais «plus on avance, plus c'est compliqué». Car la littérature reste un domaine masculin: «Même si de plus en plus de femmes écrivent, les hommes prédominent toujours dans les anthologies.» Au Sénégal, la situation est d'ailleurs paradoxale, relève Mariétou Diong Diop. Si, pendant les années 1970-1980, la production fé-

minine était presque inexistante, c'est tout le contraire aujourd'hui. Depuis les années 1990, la jeune génération de littérateurs est dominée par les écrivaines. Elles sont non seulement plus nombreuses que leurs collègues masculins, mais «leur production est de bien meilleure qualité», selon Mariétou Diong Diop. «La littérature féminine est la littérature d'avant-garde au Sénégal aujourd'hui.»

«Depuis les indépendances, les littératures féminine et masculine se sont développées en parallèle et aujourd'hui les écrivaines, même jeunes, ont beaucoup d'assurance», complète Ananda Devi. «Ça me réjouit et me conforte dans mes convictions de toujours: les femmes ont en elles beaucoup de puissance et de lumière, et sont capables de réussir pour autant qu'elles se lancent», commente Aminata Sow Fall, qui a tissé avec ses jeunes consœurs des relations empreintes d'amitié. Et de se souvenir que dans les années 1960, «les femmes qui écrivaient essayaient le ricanement des hommes, même des intellectuels. Ils raillaient les sujets tournant autour de la «condition des femmes».»

**AU NOM DES SANS-VOIX**

Pourtant, si les femmes ont gagné en foi et en audace, leurs problèmes n'ont pas vraiment évolué et leurs rapports avec les hommes n'ont pas changé, tempère Madeleine Borgomano. «La condition des femmes reste une préoccupation profonde dont les écrivaines sont conscientes», ajoute Ananda Devi. Elle qui a grandi à l'Île Maurice, où être femme revient à vivre dans «les marges des marges», se fait la porte-parole de leurs souffrances. «J'ai besoin de parler au nom de ceux qui n'ont pas de voix: les femmes sont les personnes les moins écoutées et les moins entendues.» La preuve par ce texte magnifique qu'elle lit d'une voix claire: s'adressant d'abord à la Nigérienne Safiya Husseini, condamnée à la lapidation pour adultère, elle lui donne ensuite la parole pour imaginer ses pensées alors qu'on l'emmène vers ce trou qui l'attend, déjà creusé dans la terre.



La Sénégalaise Aminata Sow Fall, figure de proue de la littérature féminine en Afrique et fondatrice de la maison d'édition Khoudia. ADINE SAGALYN

**ESSAI** Dans «L'Indocilité», Boniface Mongo-Mboussa rend hommage à ces écrivains qui se battent pour l'Afrique avec les armes de l'ironie.

## Insolente, l'Afrique éclate d'un rire libérateur

**Boniface Mongo-Mboussa**, *L'Indocilité*.

*Supplément au Désir d'Afrique*, éd. Gallimard, coll. Continents Noirs, 2005, 134 pp.

**Inédits de**

**Sony Labou Tansi**

Le Congolais Sony Labou Tansi disparaissait il y a dix ans. Un anniversaire que les éditions Revue Noire célèbrent en publiant un coffret de ses textes inédits (sortie en juin). *L'Atelier Sony Labou Tansi* rassemble trois volumes (sa correspondance de 1973 à 1983, trois recueils de poésie, et le roman *Machin la Hernie*), le tout complété par des fac-similés de manuscrits. APD

ANNE PITTELOUD

Ils sont comme le Grec Démocrite, qu'on croit dément car il ne cesse de rire. «Je ris de la folie des hommes», explique-t-il. Le médecin Hippocrate diagnostique un «excès de science»: la folie de Démocrite s'avère sagesse. C'est de ces fous dont parle Boniface Mongo-Mboussa dans *L'Indocilité*. *Supplément au Désir d'Afrique*: ces insolents qui, armés de leur plume et d'un éclat de rire, mitraillent les travers de leurs sociétés corrompues. Depuis cinquante ans, de Mongo Beti à la nouvelle génération, leurs textes irrévérencieux ébranlent la légitimité du pouvoir – colonial, puis issu des indépendances. Par le grotesque, le carnavalesque et la satire, ils dénoncent les dictatures ubuesques, les élites malhonnêtes, les traditions obsolètes, les méfaits du colonialisme, l'oppression des femmes, les guerres ethniques ou les désillusions des révolutions. Luttant contre les injustices, ils jouent le même rôle que les auteurs français au temps des Lumières, nous dit Boniface Mongo-Mboussa, Congolais d'origine qui vit et enseigne à Paris.

L'auteur a conçu ce «supplément au désir d'Afrique» comme une réponse au commentaire d'Edouard Glissant à propos de son *Désir d'Afrique*, publié en 2002 et considéré comme le livre-phare des littératures africaines. «On voit beaucoup l'Afrique dans les médias. Le sida, les massacres, les guerres tribales, les misères... Mais en fait, on ne voit pas l'Afrique. Elle est invisible», notait alors l'écrivain Martiniquais. Avec *L'Indocilité*. *Supplément au Désir d'Afrique*, Mongo-Mboussa veut rendre à nouveau désirable ce continent invisible: il montre comment, «plutôt que de célébrer l'Afrique éternelle, plutôt que de verser dans une sempiternelle victimisation, la littérature africaine a revendiqué avec lucidité (...) la noblesse des vaincus».

Car l'irrévérence est un «formidable moyen de libération». Mongo-Mboussa donne alors la parole aux textes qui, d'un pied de nez salutaire, ont libéré la pensée du continent pour faire naître une Afrique féconde, vivante, en opposition totale à sa stérilité politique. Dénominateur commun des auteurs en question, l'humour leur confère une distance grâce à laquelle

ils évitent les pièges de l'afrocentrisme, du nationalisme ou de l'auto-apitoiement, pour écrire une Afrique multiple.

**L'IMPASSE AFRICAINE**

Et Boniface Mongo-Mboussa de citer le Camerounais Mongo Beti, par exemple, qui ouvre la voie à l'écriture ironique dès 1956 avec *Le Pauvre Christ de Bomba*. Beti y déconstruit les symboles, désacralisant un missionnaire montré dans toute son arrogance et sa cupidité, mais critiquant aussi le rôle joué par ses auxiliaires africains. Avec son brûlot *Le Devoir de violence* (Prix Renaudot 1968), le Malien Yambo Ouologuem inaugure l'esthétique du grotesque: la complicité de l'auteur et du lecteur, qui riaient ensemble du «méchant», vole en éclats pour céder la place à une peinture cynique du continent, où l'auteur n'épargne ni le tiers-mondisme, ni les traditions locales. Mongo-Mboussa relève aussi l'insolence jubilatoire avec laquelle Ahmadou Kourouma définit l'impasse africaine dans *Les Soleils des indépendances* (1968), récit du désenchantement d'un homme: d'un côté, une Afrique romantique nostalgique de sa

grandeur précoloniale, de l'autre, l'Afrique stérile portée par les nouveaux dirigeants.

L'heure est au renversement des valeurs, au meurtre symbolique des pères fondateurs, analyse Mongo-Mboussa. Sony Labou Tansi, le «Rabelais congolais», évoque la dictature par la lorgnette déformante du carnavalesque: exagération, excentricité, jurons obscènes, pastiches insolents, travestissements gargantuesques et autres célébrations du corps (*L'Etat honteux*, *La Vie et demie*)... D'autres mettent au centre de leurs fictions des enfants soldats, pour dénoncer l'absurde réalité et le pouvoir marionnettisé – Abdourahman A. Waberi dans l'ironique *Transit* (2003), Emmanuel Dongala dans *Johnny chien méchant* (2002). Désireux de tourner le dos à l'Afrique inventée par les ethnologues et les traditionalistes, le Togolais Kossi Efoui célèbre à sa manière la mort des pères et des ancêtres littéraires – un parricide qui prend la forme d'une farce. Dans *La Fabrique des cérémonies*, il évacue héros, pays, possibilité même d'un retour aux sources. Dans tous les cas, *L'Indocilité* parvient à donner envie de l'Afrique.